un autre, que lui avait envoyé M. Le Clerc, intendant des finances, qui était de Montreuil-Bellay. Or, on dit en proverbe : *Les clercs de Montreuil-Bellay, qui boivent mieux qu'ils ne avent écrire.* Voici cet impromptu :

Une autre fois prenez plus de délai ;
Votre impromptu n'a pas le mot pour rire.
Vous êtes clerc et de Montreuil-Bellay,
Qui buvez mieux que ne savez écrire.

Bautru n'a été qu'un bouffon lettré ; il lui a toujours manqué ce qui distingue si éminemment aujourd'hui l'écrivain et l'homme d'esprit : la dignité du caractère. Mais il faut être indulgent pour ce L'Angely académicien : il vivait à une époque où une vieille épée rouillée exerçait une plus grande fascination que la plume la plus brillante. De nos jours peut-être, il eût fait un Méry. Citons encore quelques traits de cette originale individualité. Bautru disait qu'au cabaret on vendait la folie par bouteilles. Présentant un poëte au surintendant des finances d'Emery : « Voilà, lui dit-il, un homme qui vous donnera l'immortalité ; mais il faut que vous lui donniez de quoi vivre. » Sa maxime favorite était qu'il ne fallait point s'abandonner aux plaisirs, mais seulement les côtoyer. Considérant un jour un morceau de sculpture représentant la Justice et la Paix qui s'embrassaient : « Voyez-vous, dit-il, elles s'embrassent et se disent adieu pour ne se revoir jamais. » Nous venons de parler de L'Angely. Cet illustre fou se trouvant dans une compagnie, où il commençait à se lasser de son rôle de bouffon, vit tout à coup entrer Bautru : « Ah ! lui dit-il, vous *venez bien à propos pour me seconder, je me* lassais d'être seul. » Le *Dictionnaire des grands hommes* fait de ce personnage une espèce de Gorgibus, soignant avec une égale sollicitude sa cave et sa bibliothèque. Mais l'influence de celle-ci neutralisait l'épicurisme produit par l'autre. Visitant un jour la bibliothèque de l'Escurial, dont le bibliothécaire était fort ignorant, il dit au roi d'Espagne : « Vous devriez plutôt, Sire, lui donner l'administration de vos finances ; c'est un homme qui ne touche pas au dépôt qui lui est confié. »

Saint-Amand a dit de lui :

Si vous oyez une équivoque,
Vous jetez d'aise votre toque,
Et prenez son sens malotru
Pour un des beaux mots de Bautru.

BAUTZEN ou **BUDISSIN**, ville du royaume de Saxe, *ch.-l. du cercle de son nom*, sur la Sprée, à 50 kil. N.-E. de Dresde, dans une belle et fertile contrée ; 12,950 hab. Consistoire apostolique, cour d'appel, belle cathédrale de Saint-Pierre, fondée en 927 par Henri II ; château royal d'Ortenbourg. C'est une des villes les plus industrieuses du royaume : fabrication de bas, de draps, de toiles ; papeteries, blanchisseries et impressions de tissus ; poudre, tabacs, etc. Victoire de Napoléon Ier sur les Prussiens et les Russes, le 20 et le 21 mai 1813 ; mort du général Duroc.

Bautzen (BATAILLE DE). Le 2 mai 1813, Napoléon venait de remporter sur les souverains alliés la victoire de Lutzen ; il avait été rendu aussitôt qu'eux sur le champ de bataille, et ils purent s'apercevoir que, si le lion était blessé, il était imprudent néanmoins de venir braver de si près ses redoutables atteintes. Et cependant le désastre de Moscou commençait à porter ses fruits : faute de cavalerie, Napoléon ne put poursuivre l'armée vaincue et la désorganiser ; de plus, le sentiment national, surexcité au plus haut point chez nos ennemis, rendait la lutte plus sanglante, plus opiniâtre. Suivant la poétique expression de Lacordaire, « nos aigles, ramenés à plein vol des bords de la Vistule, s'étonnaient de ne plus ramasser dans leurs serres puissantes que des victoires blessées à mort. » Cependant, les Russes et les Prussiens précipitaient leur fuite vers l'Elbe, et peut-être jusqu'à l'Oder, tandis que le vainqueur s'élançait sur leurs traces en trois colonnes : la principale, composée de Marmont, de Macdonald, de la garde, et dirigée par le prince Eugène en personne ; la seconde, composée de Bertrand et d'Oudinot ; la troisième, formée du corps de Lauriston seulement. Cette dernière devait relier Napoléon avec le maréchal Ney, qui, à la tête d'un corps de 60,000 hommes, avait ordre de manœuvrer de manière à prendre les alliés en flanc s'ils affrontaient les chances d'une seconde bataille, ou à prendre possession de Berlin si les circonstances se prêtaient à cette occupation. Après avoir porté au delà de l'Elbe le corps du prince Eugène, l'empereur reçut des rapports précis sur la position qu'occupaient les ennemis entre ce dernier fleuve et l'Oder. Ils s'étaient arrêtés au pied des montagnes de la Bohême, à Bautzen, ville arrosée par la Sprée, et qui leur offrait deux champs de bataille des plus avantageux, l'un en avant de cette rivière, l'autre en arrière, à Hochkirch, position rendue célèbre par le grand Frédéric pendant la guerre de Sept ans. 100,000 Prussiens et Russes s'étaient donc rassemblés autour de Bautzen, le long de la Sprée, sous la protection de vastes abatis et de puissantes redoutes. Mais Napoléon allait dissiper une fois encore les fumées dont s'enivrait l'orgueil des coalisés. Déjà le maréchal Macdonald était en vue de Bautzen, appuyé, à droite et le long des montagnes, par le maréchal Oudinot, avec deux divisions françaises et une bavaroise ; à gauche par le maréchal Marmont, avec deux divisions françaises et une allemande ; et plus à gauche encore, par le général Bertrand, avec une division française, une italienne et une wurtembergeoise. En avant de l'Elbe se tenaient le maréchal Ney et le général Lauriston, prêts à se porter au secours de la grande armée par la droite, ou sur Berlin par la gauche. Ces deux derniers reçurent en même temps l'ordre de manœuvrer de manière à déboucher sur le flanc et les derrières de la position de Bautzen, afin de tourner les ennemis. Cette manœuvre valait toutes les positions du monde, et, quelque redoutable que fût celle des coalisés, Napoléon, avec 160 ou 170,000 hommes, ne conservait aucun doute sur le résultat.

Le 19 mai, il arriva devant Bautzen, où ses troupes et sa garde l'attendaient avec impatience. Il monta aussitôt à cheval, et opéra la reconnaissance des lieux où il allait se rencontrer de nouveau avec l'Europe coalisée. Il résolut de forcer, dès le lendemain 20 mai, la première ligne, celle de la Sprée, défendue par des troupes nombreuses et habilement disposées, puis de livrer une autre bataille pour forcer la seconde ligne, qui s'apercevait derrière la première, et qui paraissait formidable. Dans la journée et vers le soir du 19, on entendit au loin une vive canonnade sur la gauche. Les ennemis ayant appris qu'un corps assez considérable arrivait sur eux par Hoyerswerda, se doutèrent que le dessein de Napoléon était de tourner les positions par la droite, de changer le champ de bataille et de faire tomber ainsi tous ces retranchements élevés avec tant de peines, et l'objet de tant d'espérances ; mais tandis que le pressentiment du danger leur faisait entrevoir la vérité, ils prêtaient à Napoléon des fautes qu'il n'avait pas l'habitude de commettre. Supposant donc que Ney s'avançait à la tête de 25,000 hommes seulement, ils détachèrent à sa rencontre le général russe Barclay de Tolly, avec 23 ou 24,000 combattants. Celui-ci surprit une division italienne et lui fit essuyer une perte assez considérable ; mais au même instant, le général prussien d'York, qui cherchait le corps de Ney avec 8,000 hommes, faisait la fâcheuse rencontre de son lieutenant Lauriston, qui s'avançait à la tête de 20,000, et qui le rejeta en désordre sur la Sprée après lui avoir tué 2,000 combattants. Le soir du 19, chacun était revenu à son poste. Le lendemain, Napoléon mesurant ce qu'il lui fallait de temps pour forcer la première ligne, résolut de ne commencer l'action qu'à midi, afin que la nuit fût une limite obligée entre les deux actions. Placé de sa personne en face de Bautzen, il donna le signal de l'attaque à l'heure qu'il avait fixée. A droite, le maréchal Oudinot franchit la Sprée vers le village de Sinkwitz, malgré les efforts du général russe Miloradovitch, et s'avança pour gravir les montagnes, auxquelles s'appuyait la gauche des alliés. Au centre, Macdonald abordait de front la ville de Bautzen, qui avait été fortifiée et crénelée, et l'enveloppait après avoir traversé la Sprée sur un pont de pierre et sur quelques chevalets. Un peu au-dessus de Bautzen, Marmont avait également exécuté le passage de la rivière, et s'était porté entre le centre et la gauche de la position générale, après avoir fait enlever par les divisions Bonnet et Compans le village de Burk, défendu par le général prussien Kleist. Au delà commençait la seconde position des coalisés, dont un ruisseau fangeux et profond formait la première défense, ainsi que les trois villages de Nadelwitz, de Nieder-Kayne et de Bakanwitz, qui en occupaient le bord. Marmont se maintint énergiquement dans cette position, malgré tous les efforts des généraux Kleist et d'York pour l'en chasser, et ceux de Blücher lui-même, qui, établi avec 20,000 hommes sur quelques mamelons boisés, détacha sa cavalerie pour la lancer au secours de ses lieutenants. Marmont put même porter la division Compans sur Bautzen, dont cette intrépide division escalada les murs, et dont elle ouvrit les portes aux troupes de Macdonald. Pendant ce temps-là, le général Bertrand, au-dessous du maréchal Marmont, franchissait la Sprée au pied des mamelons où était campé Blücher, ce qui complétait, avec le plus heureux succès, la série des opérations ordonnées par Napoléon. Au même moment, Ney arrivait à Klix, position qui lui avait été désignée, et nous pûmes, dès lors, concevoir pour le lendemain les plus brillantes et les plus légitimes espérances.

Napoléon entra dans Bautzen à huit heures du soir, et prit toutes ses dispositions pour le lendemain 21. Les coalisés présentaient un ensemble formidable de positions à enlever. La gauche des Russes s'était repliée sur une haute montagne, du pied de laquelle sortait le Bloesaer-Wasser, ordinairement appelé *Ruisseau du Moulin*, qui allait se jeter dans la Sprée après de longues sinuosités à travers la plaine. Le centre, composé des gardes et des réserves russes, s'était placé en arrière de ce ruisseau, sous la protection de plusieurs redoutes et d'une forte artillerie, présentant un amphithéâtre hérissé de canons. Vers leur droite, les coalisés s'étaient postés en avant du Bloesaer-Wasser. C'est là, sur des mamelons boisés, que s'était établi Blücher avec 20,000 Prussiens. Il avait juré que, grâce à eux, ces mamelons deviendraient les Thermopyles de l'Allemagne. Enfin, dans la plaine qui s'étendait au delà, sur une légère éminence, se tenait Barclay de Tolly avec ses 15,000 Russes ; il devait s'opposer aux tentatives de Ney, dont les ennemis n'avaient pu apprécier encore la véritable force. De notre côté, la droite, sous le maréchal Oudinot, devait se maintenir sur les hauteurs du Tronberg, qu'elle avait conquis la veille ; notre centre, sous Macdonald et Marmont, appuyé par la garde, avait ordre de franchir le Bloesaer-Wasser et d'enlever les redoutes du centre russe, tandis que notre gauche, sous le général Bertrand, avait la tâche difficile de gravir les mamelons occupés par Blücher et de les lui arracher. Attaquer ainsi de front 100,000 Russes et Prussiens presque fanatisés et admirablement retranchés, était une tentative hasardeuse ; mais Ney était arrivé dans la soirée même à Klix, avec ses 60,000 hommes, et allait prendre Blücher à revers, ce qui changeait complétement la physionomie de l'attaque. Dès que le jour parut (21 mai), chacun se rendit à son poste ; Napoléon, en effet, y appelait tout le monde, et était lui-même au sien de grand matin. De la position où se trouvaient les souverains alliés, on le voyait, sur le plateau de Bautzen, à cheval, donnant des ordres et tout à fait à portée du canon ennemi. L'ambassadeur britannique, lord Cathcart, ayant une excellente lunette anglaise, avec laquelle on apercevait tous les mouvements de Napoléon, chacun l'empruntait pour voir ce terrible adversaire, et aurait voulu deviner se qui se passait dans son esprit, comme on discernait ce qui se passait autour de sa personne.

Mais déjà une effroyable canonnade remplissait de ses retentissements la vaste étendue de ce champ de bataille. Le maréchal Oudinot disputait les hauteurs du Tronberg aux Russes, qu'ils s'efforçaient de lui reprendre. Au centre, Macdonald et Marmont, immobiles, ayant entre eux les carrés de la garde, et derrière eux la cavalerie de Latour-Maubourg, attendaient les ordres de Napoléon, qui attendait lui-même impatiemment le succès de la manœuvre confiée au maréchal Ney. A gauche, le général Bertrand, après avoir achevé le passage de la Sprée, gravissait avec ses trois divisions l'escarpement de la rive droite. Mais c'était à Klix, à deux lieues au-dessous, que se passait l'événement décisif de la journée. Le maréchal Ney venait de franchir la Sprée sur ce point, et de refouler les avant-postes de Barclay de Tolly. Il eut alors à droite le revers des mamelons occupés par les 20,000 Prussiens de Blücher, devant lui Barclay de Tolly posté près d'un moulin à vent, et à sa gauche les bords marécageux du Bloesaer-Wasser. Il manœuvra aussitôt pour déborder la position de l'ennemi, et fit attaquer résolûment Barclay, qui déchaîna sur lui un véritable ouragan de boulets. Mais, dit M. Thiers, des boulets n'arrêtaient pas le maréchal Ney : il continua son mouvement, culbuta le général russe, remonta un peu à droite pour prendre à revers les mamelons où il avait aperçu la masse des troupes prussiennes, et se trouva devant le village de Preititz, qu'il fit emporter par la division Souham. Apercevant alors devant lui des masses profondes de cavalerie, ayant à sa gauche Barclay et à sa droite Blücher, ce héros, qui éprouvait quelquefois des hésitations d'esprit, jamais de cœur, s'arrêta pour écouter le canon du reste de l'armée et ne pas s'engager définitivement.

Pendant ce temps-là, Blücher débitait des harangues patriotiques à ses Prussiens, refusant d'ajouter foi au récit de ceux qui accouraient le prévenir du danger d'être pris à revers, dont il était menacé. Il dut bientôt, néanmoins, se rendre à l'évidence, et il détacha à Barclay un secours au moyen duquel ce général put inquiéter Ney pendant quelque temps. Mais déjà celui-ci en avait fait assez pour que la position ne fût plus tenable. Dès que son canon avait retenti sur les derrières de Blücher, Napoléon avait donné le signal de l'attaque. Aussitôt, Marmont avait ouvert un feu épouvantable sur les redoutes du centre, tandis que le général Bertrand s'était mis en mouvement pour aborder la ligne prussienne. Blücher fit demander du renfort ; mais on lui répondit que les troupes qu'il appelait à son secours étaient occupées à disputer Preititz sur ses derrières, et que, s'il ne battait bien vite en retraite, il allait être pris avec son corps d'armée par le maréchal Ney. Le désespoir au cœur, Blücher descendit de ces mamelons qu'il venait d'appeler les Thermopyles de l'Allemagne, et où il avait promis de résister à tous les efforts des Français, tandis que Ney les gravissait d'un autre côté. Il put donc opérer sa retraite sans rencontre fâcheuse, en traversant les lignes de la cavalerie russe et prussienne. Déjà la victoire était assurée ; Bertrand se lança à la poursuite du général prussien, et Marmont, avec son corps, Mortier, avec la jeune garde, se jetèrent en avant du Bloesaer-Wasser. Bientôt le mouvement de retraite imprimé à la droite des coalisés se communiqua au reste de leur armée, et Oudinot, qui s'était vu pressé, reprit vivement l'offensive contre les Russes. Sur une étendue de 12 kil., on se mit alors à poursuivre les alliés ; mais faute de cavalerie, on ne put recueillir, en prisonniers et en canons, que des trophées incomplets. Si l'heureuse audace des temps passés eût animé le maréchal Ney, s'il avait été cette fois aussi téméraire qu'il était intrépide, la journée de Bautzen eût été aussi brillante que celle d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland ; car on aurait pris toute la droite de l'armée ennemie, et notamment Blücher, notre adversaire le plus fanatique. Néanmoins, la victoire semblait ramener les beaux jours de la grande armée ; elle renversait une position formidable, défendue par près de 100,000 hommes, le dernier espoir des coalisés, du moins pour cette partie de la campagne. Quant aux pertes mutuelles, quoi qu'en aient dit les écrivains allemands, elles étaient, de notre côté, inférieures à celles des ennemis. Ceux-ci ont avoué, pour les deux journées, 15,000 hommes en morts et blessés, quoique leur perte ait été beaucoup plus considérable ; la nôtre, au contraire, d'après des états fort précis, ne peut pas être évaluée à plus de 13,000 hommes, tant morts que blessés, bien que nous fussions les assaillants et que notre tâche fût la plus meurtrière.

BAUVAIS (Louis-Jacques), général haïtien, né à la Croix-des-Bouquets en 1759, mort en 1800. Homme de couleur, il fit ses études en France, à l'école militaire de La Flèche, et se mit le premier à la tête des esclaves soulevés à Saint-Domingue en 1790. Fidèle à la mère patrie, il refusa de prendre part au mouvement séparatiste de 1799, partit pour la France et mourut en mer.

BAUVIN (Jean-Grégoire), littérateur français, né à Arras en 1714, mort en 1776. Il exerça la profession d'avocat dans sa ville natale, où il fut nommé professeur à l'Ecole militaire, devint un des collaborateurs du *Mercure* et du *Journal encyclopédique*, et fit paraître, en 1779, une tragédie intitulée *Arminius*, représentée sans succès à Paris sous le titre des *Chérusques*, en 1772. On a également de lui une traduction en vers des *Sentences de Publius Syrus*.

BAUWENS (Liéven), industriel belge, qui a puissamment contribué à introduire la filature de coton en France, né à Gand en 1769, mort en 1822. Fils d'un tanneur, il suivit la profession de son père, qui l'envoya, à l'âge de dix-sept ans, en Angleterre, pour y étudier les perfectionnements introduits dans cette industrie. De retour dans sa ville natale en 1789, le jeune Bauwens y fonda un établissement qui ne contenait pas moins de cinq cent cinquante cuves énormes, et bientôt il put expédier sur le marché de Londres d'immenses quantités de cuirs, qui s'y vendaient plus cher que les meilleurs cuirs anglais. A vingt-six ans, Bauwens se trouvait, par suite de la mort de son père, à la tête de la tannerie de Nieuwland, et possesseur d'une fortune déjà considérable, lorsqu'il songea à doter la France d'une industrie dont l'état florissant l'avait frappé lorsqu'il se trouvait en Angleterre, nous voulons parler de la filature de coton. Cette industrie, dans l'enfance sous Louis XVI, où elle ne comptait pas plus de six cent vingt broches sur tout notre territoire, avait été complétement anéantie pendant les troubles de la Révolution. Malgré les dangers et les difficultés de tout genre qui se dressaient devant lui, Bauwens se rendit en Angleterre en 1796, pour y prendre des ouvriers et des machines ; mais, comme la sortie des ustensiles et des mécaniques était prohibée sous les peines les plus sévères, il se fit négociant en denrées coloniales, afin de pouvoir loger des parties de machines dans des balles de café et des caisses de sucre. Grâce à ce stratagème, il parvint à réaliser son entreprise. Toutefois, dans une de ses dernières expéditions, il faillit être pris ; une grande quantité de machines furent saisies ; il fut condamné à mort par contumace, et son agent en Angleterre garda une somme considérable qu'il avait entre ses mains. Bien qu'il eût perdu, dans cette tentative, une grande partie de sa fortune, Bauwens établit à Passy, en 1798, une filature de coton, dans laquelle il employa l'appareil dit *mull Jenny*, une autre à Gand l'année suivante, et une troisième à Tronchiennes en 1804. Loin de garder pour lui les procédés qui lui avaient coûté si cher, il ouvrit ses ateliers à qui voulut y chercher les connaissances nécessaires à la formation de nouveaux établissements de ce genre. Bientôt on y accourut de tous les points de la France, de la Suisse et de l'Allemagne, et, grâce à lui, cette industrie nouvelle se propagea avec une rapidité prodigieuse sur le continent. En même temps, Bauwens introduisait le blanchiment des toiles de coton par la méthode de Berthollet, et plus tard il fut le premier en Belgique qui adopta l'emploi des machines à vapeur appliquées aux manufactures. Nommé maire de sa ville natale, décoré de la Légion d'honneur, Bauwens était à la tête d'une fortune immense, lorsque les événements de 1814 ébranlèrent sa prospérité, qui fut détruite tout à coup par les secousses les plus violentes et les plus imprévues. Ses manufactures et ses biens furent vendus pour le dixième de leur valeur. Dépouillé de tout mais encore plein d'énergie, il parvint, après cinq ans d'efforts, à établir à Paris la première filature de bourre de soie qui ait été fondée en France ; mais les chagrins causés par son désastre, les nombreux travaux qu'il avait entrepris, sans parler de ses trente-deux voyages en Angleterre, avaient profondément altéré sa santé. Il mourut tout à coup, à l'âge de cinquante-trois ans, d'un anévrisme. Bauwens ne fut pas seulement un grand industriel, que la réputation de Richard Lenoir a fait injustement oublier ; il fut, comme homme, bon, généreux, toujours prêt à obliger, et ne cessa de faire le plus noble usage de sa fortune.